

Albert Rouet



L'ÉCHELLE DE FOI

Simple propos sur la foi

L'ÉCHELLE DE FOI

Simple propos sur la foi

L'échelle que Jacob fuyant son frère voit en songe est un grand thème de la vie spirituelle et de l'iconographie. Toucher le ciel, communiquer avec lui : n'est-ce pas le rêve de toute religion ? La Bible, plus nuancée, affirme que cette échelle monte « vers le ciel » et descend « vers la terre ». Alors, sur quoi s'appuie-t-elle ? Sur l'élan d'un désir. Ainsi en est-il de la foi : elle vise le mystère de Dieu et plonge dans le mystère de l'homme. Qu'elle paraît fragile, sans appui tangible ! Mais si c'était là sa force et sa vérité ?

Albert Rouet

Editions
Franciscaines



Édition française :

© 2014 Éditions Franciscaines

9 rue Marie-Rose 75014 Paris

01 45 40 73 51

Mail : contact@editions-franciscaines.com

www.editions-franciscaines.com

EAN Epub : 978-2-85020-476-0

Couverture : JJ. Prigent. Vénarsal

Photo : Mosaïque de la chapelle palatine d'Aix-la-Chapelle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pour indiquer le monde et les frères ou, chez Luc, un regard qui ne doit ni s'arrêter sur le sépulcre (24, 5) ni fixer les nuées (Ac 1, 11). Donc un regard vers les autres. Solidité d'une perception, celle de se laisser emporter.

On comprend un peu mieux ce que Paul expose aux Corinthiens pris entre deux mondes pleins, l'un plein de la hantise de trouver des signes indubitables chez les juifs et, pour les Grecs, un monde rempli de la quête d'une sagesse assurée. Évidemment, ces deux mondes bénéficient d'une compacité qui aliène ceux qu'ils emprisonnent (1 Co 1, 22). Devant eux, le Crucifié fend les rochers et déchire les voiles du Temple. Sa croix est une épée qui scinde les séparations et abat les murs (Ep 2, 14). Elle paraît fragile et humiliante ; pourtant c'est elle qui nous libère, élargit l'espace et réunit les peuples qu'elle embrasse. Sa faiblesse est notre force parce qu'elle libère.

*

* *

La foi s'appuie non pas sur une solidité humaine, mais sur un rocher qui se déplace, un corps transpercé, un souffle qui passe... La foi est pleine de trous. C'est pourquoi elle s'adresse à la liberté de la personne. « *Si le Fils vous libère, vous serez vraiment libres* » (Jn 8, 36) : par conséquent la liberté prouve la vérité qu'elle partage. Si hésitante qu'elle soit parfois, cette liberté, avec les ambiguïtés de ses limites, rejoint plus réellement l'homme que les entassements de certitudes qui l'oppriment et les scintillements des illusoire projections qui le fascinent. Car au Crucifié dénudé ne peut correspondre qu'une foi nue. Elle creuse en l'homme son propre chemin de dépouillement, en sorte que finalement se rencontrent deux personnes en leur radicalité. Et encore ! Le Christ s'est vidé de lui-même (Ph 2, 7) plus qu'un homme ne le fera jamais, car il

possède mieux sa propre personnalité que ne retiennent de l'écume de la vie les mains humaines trop courtes pour en saisir l'ampleur. Et le Christ descend en ces enfers où s'égare l'humain. Il est plus humain que nous. La foi le perçoit, le devine. C'est pourquoi elle peut s'élancer vers le Christ, car en le rejoignant, l'homme se retrouve lui-même le plus réellement¹³.

⁶ Saint Augustin commente la réunion des deux peuples pour former la demeure de Dieu. Point décisif : il parle d'écouter une pierre : *« Vous le voyez, les uns viennent du peuple de la circoncision, les autres du peuple de l'incirconcision, comme deux murs qui s'avancent de côtés différents et qui se réunissent par le baiser de paix dans l'unique foi au Christ ; écoutons donc la voix de la pierre d'angle. »* (Saint AUGUSTIN : *« Homélie 51 sur Jean 8 »*, Bibliothèque Augustinienne 73 B, 1989, p. 299).

⁷ À la question de savoir à qui il donnerait sa confiance et ce que signifie cette expression, un jeune de 17 ans fournit cette réponse beaucoup plus profonde qu'une revendication d'autonomie : *« C'est la possibilité, si je le voulais, d'être ce que je veux »*.

⁸ *« Dans cette relation qui va naître, s'attestera qu'il n'y a pas de rencontre de l'altérité sans une certaine altération (une côte, un côté de l'homme)... Dans la manière qu'a l'homme de prétendre reprendre la main en quelque sorte, en affirmant un peu vite que la femme est l'os de ses os, il indique une dominance sur elle. Alors qu'elle fut créée comme son vis-à-vis, prétendre que la femme ne viendrait que de lui, c'est donner une place au serpent. »* (V. MARGRON et F. POCHÉ : *« L'échec traversé »*. Paris, Desclée de Brouwer, 2003, pp. 142-143).

⁹ *« Quand donc s'est-il installé en ce monde, quand y a-t-il fait halte, quand y a-t-il reposé sa tête ? 'Il a bondi pour courir son chemin' (Ps 18, 6), il 'a passé en faisant le bien' (Ac 10, 38), sans même un nid, un antre, une place dans l'hôtellerie, jusqu'à ce que, ayant achevé son œuvre qu'il avait acceptée, il ait mérité de recevoir l'ordre de s'asseoir et d'entendre le Seigneur dire à mon Seigneur : 'Siège à ma droite' (Ps 110/109, 1) »*. GEOFFROY d'AUXERRE : *« Entretien de Simon-Pierre avec Jésus »*, 37, Paris, Le Cerf, 1990, S.C. 364, p. 189.

¹⁰ *« Pierre, qui vient de confesser son amour pour la troisième fois, reçoit l'ordre de paître les brebis et de mourir pour elles. C'est pourquoi le Seigneur lui dit par trois fois : 'Pais, pais, pais', et non pas : 'Tonds, tonds, tonds'. »* (Saint ANTOINE de PADOUE : *« Sermons pour les Dimanches et Fêtes »*, T 1. Paris, Ed. Saint Antoine, 2005, p.378). THEODORE de CYR ajoutait : *« ... que tu les mènes au pâturage comme tu y es mené et que tu me rembourses à travers [elles] la reconnaissance que tu me dois »* (Sur la charité, 10, dans *« Histoire des moines de Syrie »*, 31, T. 2. Paris, Le Cerf, 1979, S.C. 257, p. 285).

¹¹ L'immobilité du Christ fixé en croix semble attester la victoire de la mort. Mais c'est

le lieu d'où il se répand en un mouvement fécond : « *Tu crois que le Christ reste durablement comme la pierre immobile, lui qui, frappé par le javelot, répandit une onde généreuse et offrit aux siens le breuvage de sa sainte blessure.* » (Saint AVIT de VIENNE : « *Histoire spirituelle* », 5, 464-467, T. 2. Paris, Le Cerf, 2005, S.C. 492, p. 201).

[12](#) « *Mes frères, voyez le vent :*

Quand son souffle se meut

Sa couleur ne se voit ;

Tout en se révélant, il se garde caché :

Sans que rien l'enveloppe,

Sans cause manifeste, Il existe caché

Et se montre en son souffle »

(Saint EPHREM de NISIBE : « *Hymnes sur le Paradis* », 15, 1. Paris, Le Cerf, 1968, S.C. 137, p. 187).

[13](#) Un homme qui ne professe pas d'être croyant ne renie pas toujours cet attrait qu'exerce le Christ. Ainsi Stendhal volontiers tenu pour impie. Un excellent connaisseur de cet homme et de son œuvre note en effet : « *Je ne le vois pas du tout en brebis égarée, qu'il faudrait à tout prix ramener au bercail : mission impossible et d'ailleurs malhonnête. Je le vois comme un frère séparé par des gouffres, à qui me relie cependant des passerelles invisibles... Certains croient croire. D'autres croient ne pas croire. Mais c'est beaucoup plus compliqué.* » (Philippe BERTHIER : « *Avec Stendhal* ». Paris, Éd. de Fallois, 2013, p. 162).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

effets doivent rechercher un qualificatif spécifiquement chrétien en retournant à leur origine est tout autre chose. Osons le dire : la foi avance à fonds perdus. L'autonomie de ses fruits s'exprime par leur influence : dans la pâte, le levain ne redevient pas farine. Il n'exige aucun privilège, cette momification d'un passé²³.

*

* *

L'échelle de Jacob ne tient cependant pas dans le vide, plaquée sur les ténèbres. Comment aborder sa position ? Deux exemples me reviennent en mémoire, pris tous les deux au nord du Sahara. Une route, qui plus est asphaltée, piquait droit vers le désert. Après quelques kilomètres de déshérence, faute d'utilisation, elle butait sur le lit d'un oued surplombé, de l'autre côté, d'une muraille abrupte. Pour continuer la route, il eût fallu un pont suivi d'un tunnel... Obstacles rédhibitoires pour une très modeste voie destinée finalement à ne conduire nulle part. Non loin de là, une véritable rivière, avec son courant vif et ses poissons, se perdait en quelques dizaines de mètres, engloutie par une dune de sable si rapidement qu'on se prenait à la chercher plus loin...

L'obstacle et la perte : l'échelle du patriarche ne connaît ni l'un ni l'autre. Elle va « vers la terre » sans s'y appuyer, s'y enfoncer ; et « vers le ciel » sans le percer ni s'y lier. Un pur entre-deux. Comment décrire les deux espaces qui ne sont pas de jonction mais d'approche et de visée, aux deux bouts de l'échelle ? Peut-on imaginer une ligature, un accostage, ou un évanouissement, une liquéfaction ? L'imagination reste interdite. Un autre cas se présente à l'esprit, celui, bien connu, du Buisson ardent. Chacun sait qu'il ne brûle pas, alors qu'il devrait se consumer. Un feu qui ne produit pas de cendres s'appelle un

éclat, une lumière, une splendeur. Il y a tellement de beauté en ce resplendissement que, fasciné, Moïse veut s'approcher pour mieux voir (Ex 3, 3). Pour cela, il lui faut se déchausser (v. 5). Dans cet acte, les Pères de l'Église ont lu le fait de se dépouiller des vieilles peaux, de ce cuir de bêtes mortes dont on confectionne les sandales, afin de s'offrir à la nouveauté (les cendres sont du vieux bois), disponible pour un départ nouveau²⁴. Moïse renaît.

Il se passe quelque chose de semblable pour Jacob. Il était réellement un fugitif, nu devant son frère, officiellement parti pour se marier²⁵. Derrière lui, la menace réelle d'un conflit fratricide. Sa terre de départ se montre incertaine et périlleuse : il ne peut plus s'appuyer sur elle. Devant lui, une route difficile et des noms inconnus : il ignore où le conduit son chemin.

La destination pointe vers son pays d'origine, mais elle s'embrume d'ignorance. Le songe de l'échelle exprime verticalement le contenu exact de son cheminement horizontal.

Cependant le rêve lui apprend ce qu'il ne savait pas (28, 16) : Dieu habite en ce lieu déshérité où Jacob ne trouve qu'une pierre pour reposer sa tête. Alors ce lieu resplendit. L'huile versée le rend étincelant à la lumière du jour. Jacob est un homme neuf. En ce matin naissant, il se dépouille des cendres du passé, il se livre à un avenir à construire. Il a appris à vivre la valeur du présent ; sous la protection de Dieu, avec Lui, au point que ce qu'il promet ne concerne, pour son retour, que sa foi : « *Le Seigneur deviendra mon Dieu* » (v. 21). La stèle fait mémoire de cette promesse. Abraham était parti avec les siens, sur la foi d'une parole, vers une terre sans nom. Jacob s'avance seul dans la présence de Dieu. Fécondité de la marche.

*

* *

Envisager la foi à partir de ces références bibliques se révèle plein d'enseignement. Les habitudes du langage opposent croyants et incroyants. Elles distinguent entre elles plusieurs sortes de foi par la divinité qu'elles vénèrent et les contenus qu'elles inspirent. Bien entendu, les incroyants ne sont pas sans convictions, et les diverses religions sans points communs. C'est d'ailleurs ce qui rend les dialogues possibles et souvent enrichissants. Cette simplicité de langage n'est cependant pas sans certains inconvénients fâcheux. Le principal oublie que l'échelle ne possède ni pied ni tête, et qu'à ce titre on ne peut clairement la définir. On n'en vient pas au bout.

Or, pour poser des distinctions claires et des contradictions tranchées, il faut d'abord tracer des frontières nettes. On ne peut sans doute pas faire autrement pour éviter confusion et mélange. Il convient toutefois de garder présent à l'esprit qu'en agissant de la sorte, on enclot la foi biblique dans un système aisément présentable et clairement opposable. Il suffit de couper pieds et tête de notre échelle pour obtenir une construction manipulable entre les mains des mécaniciens du spirituel et des exposants de l'apologétique. L'armée rangée en bataille ne manque d'aucun bouton de guêtre. Il ne lui reste plus qu'à désigner ses adversaires. Ceux-ci, d'ailleurs, se montrent assez rusés et bons connaisseurs pour exciper de ce qu'on leur présente les éléments qu'on leur cache, pour s'écrier et souligner la part irrationnelle et ombreuse de la foi. En ces ténèbres qu'épaissit le dogmatisme, ils affirment voir l'essentiel d'une foi que ses adhérents occultent frauduleusement et véhémentement sous les étendards d'une religion intelligible. Une foi enfermée dans un système apparaît alors comme le cheval de Troie de la crédulité.

Ces conflits, peut-être moins ostensibles qu'hier, restent toutefois présents de manière quasi-instinctive. Les rapports

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Apparemment, les disciples s'en tirent bien.

Ils se sortent moins facilement de l'épisode suivant : pour le coup, la nuit est tombée, la tempête se lève quand la barque tangue au milieu de la mer. La symbolique de l'évènement est manifeste (allons au but) : à une Église secouée de toutes parts, alors que le Jésus terrestre (cf. 2 Co 5, 16) n'est plus avec elle (il était « *lui, seul, à terre* » : v. 47) et qu'elle craint de sombrer, la marche sur les eaux mortelles de la mer annonce la présence du Ressuscité vainqueur de la mort. Il ne prononce qu'un mot : « *C'est moi* » (v. 50).

Sa présence exorcise leur panique. Là où l'homme meurt, dans l'eau, là vivent les poissons, ces signes de la Pâque du Sauveur³¹.

Il reste à comprendre le lien avec la multiplication des pains. Les apôtres, sauvés de l'inanition puis du naufrage, respirent. Mais leur cœur, loin de s'élargir, s'endurcit – tel celui du pharaon avant l'exode (Ex 8, 15). Par la multiplication des pains, ils sont promus : assurer l'ordre puis la distribution des pains les met plutôt en valeur aux yeux d'une foule de convives (ce qu'indique le terme de *symposia*, v. 39 : ils festoient ensemble). Pédagogiquement, le Christ les arrache à leur satisfaction d'une mission réussie (v. 31a), d'avoir enfin mangé (v. 31b) et bien géré cette multitude. Il les « *oblige à partir en avant de lui* » (v. 45 : c'est une nouvelle mission : 6, 12). Et il les tire d'affaire une nouvelle fois. En tout cela, les disciples restent centrés sur leur sort.

Or la multiplication des pains représente le contraire : « *Donnez-leur vous-mêmes à manger* » (v. 37). Acheter s'avère impossible. Que reste-t-il ? La générosité, le don. Pour ce faire, il faut abandonner le peu qu'on a, cinq pains et deux poissons. Cette largeur du cœur fait vivre, elle humanise. En elle se

dévoile la nature profonde de Dieu : Celui qui se donne, Celui qui vivifie. Les évangélistes ne cessent d'insister sur cette découverte. Aux pèlerins d'Emmaüs, c'est la fraction du pain qui montre le Ressuscité (Lc 24, 35). Pour saint Jean, le Christ donne son corps : il communique sa vie (6, 51). L'Eucharistie livre sa signification dans la fraction et le partage.

Alors on comprend ce que les textes indiquent : le Christ demande à ses disciples de faire du don la chair de leur corps. Dans ce but, il leur donne son propre corps livré. Il les transforme en vivantes eucharisties. « Montrer » représente bien plus que faire voir, que poser sous les yeux. C'est un acte qui engage à devenir ce qu'on voit, à s'engager dans le processus duquel émerge une réalité neuve, comme le calme des eaux et des vents quand le Christ « *monte auprès d'eux dans la barque* » (v. 51). Le témoin n'est pas le spectateur aléatoire d'un évènement. La transformation et la conversion, qu'il connaît en lui-même, le rendent sujet et acteur de ce que sa propre vie exprime et révèle. Saint Paul aux Galates : « *Il a plu à Dieu de révéler son Fils en moi* » (1, 16). En lui, il montre un autre que lui : « *Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi* » (Ga 2, 20). Alors le signe devient le manifeste d'une vie nouvelle.

*

* *

Faut-il attendre des famines et des tempêtes, des évènements exceptionnels, pour **avoir la chance de croire** ? La foi ne concernait alors qu'un petit nombre d'élus, quand le Christ se livre « *pour la multitude* » (Mc 14, 24). L'élitisme est la forme altière du sectarisme.

À ce problème récurrent, le quatrième évangile apporte une

réponse originale, car il déplace la question. De manière spontanée et naïve, le sujet premier de l'acte de foi se trouve placé dans la personne qui croit. Elle dit « je crois » et, à partir de ce « je », elle développe ensuite un contenu plus ou moins consistant et un degré d'adhésion variable. De là à ce qu'elle pense être à l'origine de sa foi, il n'y a qu'un pas. Pour une part, cette position est juste : c'est bien un sujet qui croit. Le Christ lui-même pose la question : « *Le crois-tu ?* » demande-t-il à Marthe (Jn 11, 26). Cependant cette foi personnelle est une **réponse** à une proposition antécédente.

En effet, l'initiative première vient de Dieu qui, par amour, envoie son Fils dans le monde (Jn 3, 16). La reconnaissance de Jésus ne suffit pas, encore faut-il admettre qu'il est l'Envoyé du Père (Jn 17, 8). Croire au Christ suppose donc de remonter de lui à son origine « *dans le sein du Père* » (Jn 1, 18), sinon s'arrêter sur lui seul le couperait de son lien avec le Père. Une première connaissance de Dieu – quel que soit d'ailleurs le mode de cette connaissance – constitue un préalable indispensable à toute relation au Christ. Quelqu'un qui n'aurait aucune idée de Dieu, comment pourrait-il comprendre que « *Le Père et moi sommes un* » (Jn 10, 30) ? Ces mots seraient pour lui vides de sens. L'épître aux Hébreux rappelle ces « *vérités fondamentales... foi en Dieu* » (6, 21). Elles donnent une assise, une terre, où construire la foi.

Fort bien, mais chacun sait que des représentations du Père peuvent éloigner de lui et agir en repoussoir. Avant le III^e siècle, la Bible se méfie du titre de Père, trop accolé à des cultes de la nature et de la vie. Le mot « roi » est si ambigu que Jésus s'en écarte (Jn 6, 15). Même le qualificatif de « Créateur » recouvrait alors des acceptions floues voire dangereuses. Ces réserves vont si loin que Jésus rétorque aux responsables de son peuple qu'ils

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

autre endroit : entre l'infra-humain (la maladie, la misère...) et la dignité propre de l'homme. À cette femme qu'il redresse, lui permettant de marcher droit, d'exercer un travail, il n'enjoint pas de devenir disciple. Il l'amène à la santé mais la laisse libre de devenir croyante.

L'annonce de la foi, la proposition de la foi, correspondent au même objectif : montrer la gratuité de l'appel. Ce qu'apporte l'envoyé de l'Évangile, c'est une parole à entendre, cette réalité la plus fragile et la plus vitale. Cette parole à entendre, et non un ordre à exécuter, ouvre un espace nouveau où le désir peut s'aventurer. Amener à la foi signifie donc apporter la Parole et la laisser agir en l'homme. Il la travaille, elle le façonne. Ce pétrissage ne peut être fait que par l'intéressé. À une condition toutefois : que cette proposition montre sa bonté et prouve sa capacité de créer de la vie. Parole et signes vont de pair (Mc 16, 20). Il ne faut donc pas que la vie des « témoins » démente la foi qu'ils annoncent. Sans les « actes », sans les mains des hommes, la Parole et l'Esprit de Dieu sont relégués dans un ciel lointain... au mieux ! Quand Elie réanime le fils de la veuve de Sarepta, la mère s'écrie en recevant son fils vivant : *« Maintenant je sais que tu es un homme de Dieu et que la parole de Yahvé dans ta bouche est vérité »* (1 R 17, 24).

Reste cependant une dernière précision à apporter ici. Dans le *Nouveau Testament* et dans les sociétés d'hier, l'appartenance au groupe était première. Devenir chrétien coïncidait avec « *se joindre aux disciples* » (Ac 2, 41 ; 6, 7). Croire équivalait à partager la foi de l'Église. Cette inscription personnelle dans un corps de croyants s'écartèle aujourd'hui et tend à devenir, dans une société individualisée, une relation unique entre le converti et Jésus seul. Ce fait se constate souvent chez les catéchumènes. Ils découvrent le Christ, parfois avec force et un long

cheminement. Ils sont baptisés, très bien. Puis ils disparaissent. Car la marque d'une foi adulte ne se constate pas dans une adhésion privée à un Christ solitaire. Ce qui est fondamental, plus même que la personne qui fait découvrir le message chrétien, ce qui rend la foi adulte grâce aux sacrements de l'Église, c'est l'entrée dans la fraternité croyante et la participation à ses échanges. Lorsque Jérémie annonce qu'« *ils n'auront plus besoin d'instruire chacun son prochain... car ils me connaîtront tous des plus petits jusqu'aux plus grands* » (31, 34), il décrit les temps messianiques non pas comme privés de connaissances ni manquant d'instructeurs, mais comme une fraternité croyante où la vie de foi sera partagée entre tous. Cet enracinement du partage délivre le désir de sa solitude, opère la conversion de son caractère individuel. Il élargit le champ de la foi à la dimension de l'Église qui est « *mère de la foi* ».

[34](#) En 3, 36, il précise même le cas de « *qui refuse de croire au Fils* ». Au XIII^{ème} siècle, un juif converti écrit : « *Il faut observer qu'il ne dit pas : 'S'il n'a pas été baptisé, il ne sera pas sauvé'. En effet, sans le baptême, un homme peut être sauvé, si c'est la nécessité qui l'a empêché d'être baptisé* » (Guillaume de BOURGES : « *Livre des guerres du Seigneur* », 1, 145-148, Paris, Le Cerf, 1981, S.C. 288, p. 253).

[35](#) Cf. cette phrase du Pseudo-Denys : « *Celui même qui désire la pire des vies, en tant qu'il ne désire que vivre, et d'une vie qui lui semble la meilleure, par son désir même, par son désir de vivre, par sa tendance vers la meilleure des vies, il a part lui-même au Bien.* » *Les Noms divins*, 20. Paris, Aubier, 1943, p. 114.

[36](#) On ne peut que se référer au développement fameux de Pascal : « *L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant...* » (Fragment 347 de l'édition Brunschvicg des *Pensées*).

[37](#) Ce repliement du désir est ainsi perçu par Maurice ZUNDEL : « *Nous ne péchons que par manque d'ambition, nous ne péchons que parce que nos désirs sont trop petits, nous ne péchons que parce que nous ne voulons pas l'infini* ». Conférence à Beyrouth, 1963, dans : « *Présence de Maurice Zundel* », Janvier 2014, n° 85, p.6. Ainsi le désir est beaucoup plus un mouvement qu'un contenu.

[38](#) La réplétude est, au sens figuré, l'état de celui qui se croit complet, plein.

[39](#) Cf. Rousseau : « *car l'impulsion du seul appétit est esclavage, et l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté* » *Du Contrat Social* I, 8.

[40](#) Le texte comporte non le verbe, mais la préposition « *eis* », vers. On rejoint Luc 4, 1 :

« *Jésus est conduit au désert* ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

On pense aimer le Christ
On aime plus souvent l'idée
qu'on s'en fait.
Comme ces couples qui, disent-ils,
n'ont pas vu le temps passer
et sont passés à côté du temps de l'autre,
à côté des jours de possibles espérances.
Ils ont vieilli côte-à-côte :
ce qui n'est pas sans valeur,
mais qui néglige l'étonnement
de la découverte.
Se laisser aimer,
ne rien amasser, pas même les jours,
pour guetter au premier détour
du chemin
des terres inconnues, la surprise gratuite
et l'émerveillement d'un amour
à jamais nouveau.
On s'habitue et on ne voit plus rien.
Car l'autre n'est jamais saisi
sans risque de le perdre
ou de s'habituer à lui,
à ce qu'on sait déjà de lui,
à ses réactions prévisibles,
celles qui irritent, agacent
ou font sourire.
L'autre intégré à soi,
alors qu'on campe dans l'antichambre
du mystère,

à l'entrée d'un jardin secret
dont on n'est que l'humble gardien,
le mendiant tendu de désir, à la porte.

Car on naît vieux
et il nous faut apprendre la jeunesse
comme un don immérité qui ouvre
le vantail de la demeure,
et s'engager au bord du seuil
sans outrepasser la marche
par une incarnation respectueuse de l'autre,
une attente faite chair,
une espérance dans son acte d'offrande.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

4^{ème} de couverture

Copyright

Titre

ACCUEIL

Chapitre 1

LE ROCHER QUI MARCHE

Chapitre 2

ENTRE-DEUX

Chapitre 3

L'ÉCHELLE DE JACOB

Chapitre 4

MONTRER ET DÉMONTRER

Chapitre 5

LE DÉSIR ET L'OBÉISSANCE

Chapitre 6

IL EST GRAND LE MYSTÈRE DE LA FOI

Le murmure et la source

L'Eucharistie de la foi

Les traces de la foi

Le pain partagé

Pas seulement de belles âmes,
mais un monde nouveau

TABLE DES MATIÈRES

Albert Rouet



L'ÉCHELLE DE FOI

Simple propos sur la foi